

Chapitre 2

MA VIE A ST-GERMAIN

1. Mon père

2. Alcide

3. La vie familiale

1. Mon père

Mon père, Jean-Baptiste, le garçon aîné de Clément, est venu au monde à St-Germain de Grantham le 9 août 1889 à un mille du village sur le chemin de Yamaska, en face du théâtre des Ancêtres d'aujourd'hui; c'était où son oncle Alphonse avait sa terre à bois autrefois. Plus tard, Clément a changé sa terre pour une maison au village de St-Germain.

À 19 ans, Jean-Baptiste revint au Canada pour chercher Anastasie Fafard qu'il prit pour épouse. Deux ans plus tard, lors du décès de sa mère, il décida de revenir au Canada; déjà il avait deux beaux enfants qu'Anastasie lui avait donnés, Simone et Alcide.

Il travailla donc avec son père comme menuisier; les maisons, les granges et les chêdes à voitures s'élevaient au travail de leurs mains.

Ça faisait un an que mon grand-père et mon père travaillaient à la manufacture Landry à faire portes et fenêtres.

Comme personne n'avait de montre, mon père a réglé cela; à sept heures, au son de l'Angelus, il a planté un grand clou sur la tablette du châssis où l'ombre passait au soleil; à midi, encore au son de l'Angelus, un autre grand clou fut planté où l'ombre passait au soleil et ainsi cela en fut aussi le soir à sept heures au son de l'Angelus; ensuite mon père planta des petits clous pour chacune des autres heures; c'était une merveille pour savoir l'heure dans ce temps-là.

Mon père ramassait la poudre fine venant des sableurs de la manufacture Landry et l'apportait à ma mère qui s'en servait dans les couches quand les bébés avaient des échauffaisons.

2. Alcide

J'avais un an et demi; on était à St-Germain en provenance des États. Ma mère m'avait assis sur mon petit pot vous savez pourquoi. Soudainement j'eus l'envie d'aller voir ce qui se passait au village. Je me levai vite, le pot dans la main droite et la couche dans la main gauche et je dévalai la rue Ferdinand. Ma mère me retrouva sur la rue principale devant les vitrines de magasins. Elle me ramena à la maison en se demandant ce qu'elle ferait bien avec moi dans la vie. Alors mûrit dans sa tête l'idée de faire de moi un saint.

J'ai appris cela plus tard en lui demandant pourquoi elle m'avait donné le nom d'Alcide... "C'est pour en faire un saint," qu'elle me dit. J'ai hâte de savoir quelle sorte de

saint je vais faire. En attendant, allons de l'avant; il ne faut pas s'arrêter si on veut y arriver.

Un jour, j'avais trois ans dans le temps, ma mère avait fini de laver son linge. J'étais alentour et la regardais faire. Le temps qu'elle se rende au poêle pour surveiller son dîner, je pris le bouchon qu'elle avait mis sur la marche de l'escalier pendant que l'eau de la machine à laver se déversait dans la chaudière.

Je me sauvai au deuxième étage et là j'attendis; quand la chaudière fut pleine et que ma mère voulut mettre le bouchon, elle se mit à crier: "Alcide, apporte-moi le bouchon." Moi, je riais aux éclats pendant que l'eau s'écoulait sur le plancher. Ce midi-là, je dus me priver de dessert.

Quand j'étais petit, j'étais tannant un peu rare. Une fois, j'avais joué avec des allumettes, ma mère me dit: "Pas encore" et je reçus une volée de la « strappe » sur les fesses. Pour la centième fois, j'avais fait choquer ma petite soeur; ma mère me poursuivait autour de la table; aussitôt la porte devant moi je pus me sauver du manche à balai qu'elle savait manier. Après m'être caché dans l'étable quelque temps, je suis revenu voir si ma mère avait changé d'humeur et je commençai à lui parler d'un ton aimable. Elle me dit: "Petit sans coeur, tu es bien haïssable."

Un jour, ayant été malade toute la nuit, ma mère me donna à déjeuner avant d'aller servir les deux messes, celle du curé et celle du vicaire. Je décidai d'aller à l'église pour communier en oubliant que j'avais mangé. En me voyant à la balustrade, ma mère a eu envie de me crier: "Tu n'as pas

le droit." Après la messe, elle me conduisit auprès du curé qui régla l'affaire en me renvoyant en paix. Dans la même semaine, je fis une erreur en servant la messe; le vicaire me dit: "Sors dehors et attends-moi." Là il m'apostropha ainsi: "Tu as fait une erreur, pour ta pénitence, va't'en chez vous sans te retourner la tête ni vers l'arrière, ni vers les côtés." J'avais un demi-mille à faire et je partis en regardant en avant mais la tête penchée vers les pieds. Tout à coup, j'ai frappé un homme sur le ventre; tout gêné, je regardai en arrière et je vis le vicaire qui riait dans sa barbe. Plus tard, il était venu à St-Majorique pour les quarante heures et voulut m'envoyer me mettre à genoux dans le parc, mais, entouré de ma gang, je lui répondis: "Pas aujourd'hui, M. le Vicaire." Il a trouvé cela bien drôle.

3. La vie familiale

Il y avait sur la rue Ferdinand de St-Germain seulement 4 maisons, 2 du côté gauche et 2 du côté droit. La première maison à gauche était occupée par mon père, les voisins étaient Georges Landry, pépère et mémère Champagne, les Salvail et les Carpentier. Mme Salvail disait toujours: "J'y vais seulement à tous les deux jours et seulement un peu à la fois". Son garçon ajoutait: "Vous mangez comme un oiseau, ne pensez pas y aller en taureau."

Joe Carpentier travaillait en dehors, il venait faire un petit tour à tous les six mois; sa femme venait s'asseoir sur la table pour nous annoncer la nouvelle; mon père lui présentait une chaise mais elle disait: "Je n'en ai pas besoin."

Les clôtures de chaque côté de la rue étaient des clôtures de perches; on mettait un madrier sur la perche du dessus dans le sens opposé, et voilà on avait un berceau sans garde; assis chacun à son bout, c'est le plus pesant qui faisait fumer l'autre. Voilà qu'un jour, j'étais sur un bout et Blanche Eva Carpentier était assise sur l'autre; quand je fus tanné je me suis fait très pesant et la fis fumer. Elle fuma trop longtemps et elle s'étourdit; en tombant elle s'accrocha le nez sur un clou; par la suite jamais je n'ai joué au berceau et au fumage.

La mère Champagne avait un coeur d'or; tous les vendredis, elle faisait des tartes; elle en faisait toujours une plus petite spéciale pour son petit blond qu'elle disait. "Tu reviendras vendredi prochain," me disait-elle, "je t'en ferai une autre".

Georges Landry était fromager et avait de grosses bottes qui lui allaient à la ceinture pour laver son plancher; une fois je pris ses bottes et je les ai enfilées par-dessus mes souliers, mais quand j'ai voulu les enlever je n'étais plus capable et je me suis mis à pleurer; mémère appela Georges qui est venu me les enlever.

Un soir, après souper, mon père nous dit: "Celui qui ne sera pas entré à sept heures ira coucher dehors." J'entre dans la maison à sept heures moins cinq minutes mais Marcel jouait encore dehors; j'ai voulu lui sauver la vie en allant pour le chercher; mal m'en prit; il était entré par la porte arrière et moi je me suis retrouvé devant une porte fermée à l'arrière et une porte barrée à l'avant. Alors je m'assis sur le perron en pensant à mon malheur; mon père

eut pitié de moi et m'ouvrit la porte. Je me suis glissé sous la table et je me cramponnais à la patte du centre de la table. Mon père me dit: "Ne pleure pas et sors de là." Je lui répondis: "Je ne pleure pas mais ça dégoutte pareil." J'avais à peine 4 ans.

Un soir que maman était seule à la maison avec les enfants, il y eut un orage violent; elle nous donna chacun une chandelle et se mit à bénir la maison avec la bouteille d'eau bénite. Les enfants, on était tous assis sur les marches de l'escalier, la chandelle d'une main et le chapelet de l'autre.

Ce soir-là, on n'était plus porté à rire. Mais je me souviens d'un autre orage avec un tonnerre fracassant et des éclairs à répétition; j'étais sorti quelques instants dehors; un éclair me frappa; quand j'ai pris connaissance, il faisait beau soleil mais mon linge était tout trempé.

Dans ce temps-là, le beurre était rare; on graissait nos tartines avec du saindoux et on les sucrant avec de la mélasse.

La veille de Noël, on pendait nos bas de laine; au réveil, on courait voir ce que le Père Noël y avait déposé : une patate, deux **candies** durs, deux ou trois **kiss**. On était très content. Par contre quand on a appris que c'était papa qui faisait le Père Noël, on n'a pas aimé cela, surtout à cause du mensonge joyeux de papa.

Quand maman nous voyait avec un gros catalogue, surtout dans les pages des corsets de femmes, elle nous enlevait le catalogue et nous grondait: » Ce n'est pas permis

de regarder cela, vous autres les petits gars." C'était aussi défendu pour les filles de regarder les sous-vêtements d'hommes.

Entre 1912 et 1923, mon père avait une vache au village de St-Germain. Ma mère en avait soin, faisait la traite matin et soir. Elle déposait le lait dans des terrines; le lendemain matin, avec une cuillère, elle ôtait la crème sur le lait. Après avoir fait cela plusieurs jours, elle brassait la crème avec une fourchette et faisait son beurre. Dans le fond des terrines, ce qui restait, c'était du lait écrémé ou petit lait qu'on servait à boire à table. Quand on avait un surplus de petit lait, ma mère le laissait cailler et ensuite les adultes le mangeaient; les enfants ne se laissaient pas facilement convaincre.

Ma mère faisait beaucoup de couture pour la famille. Entre 1912 et 1923, elle achetait sa laine cardée, la filait au rouet, faisait ses écheveaux avec le dévidoir qui servait aussi à doubler la laine. Elle aimait beaucoup tricoter; sans regarder son ouvrage, elle ne perdait jamais ses mailles.

Elle aimait beaucoup son jardin et ses fleurs. De plus, elle allait ramasser des petites fraises des champs, des framboises dans le bois, des mûres dans le clos à vache. Avec ces fruits, elle faisait ses confitures pour recevoir la visite.

Avec des poches de sucre ou de farine que ma mère décousait, elle faisait des chemises d'ouvrage pour grand-père, pour mon père et les sept garçons; c'est elle-même qui les teignait sur le poêle de la cuisine. Ma mère faisait aussi des toiles cirées qui servaient de manteaux, de piqués pour les lits de bébés, de couvertures quand on

allait en voiture. Le procédé de cirage était le suivant: elle prenait du coton à fromage, le peignait deux fois avec de l'huile de lin et le laissait sécher sur la corde à linge.

A la mort de ma grand-mère Bonin, mon grand-père se donna à mon père avec tous ses biens et ses dettes et devint comme le fils à Jean-Baptiste; c'est drôle, mais le monde vivait comme cela dans le passé. Mon grand-père devenait mon frère et on l'appelait pépère; plus il vieillissait, je le crois car je suis rendu à l'arrière-grand-père et je vous assure que l'on en a vu et entendu des choses.